

**Anne Brécart**  
**La Patience**  
**du serpent**



**ZOE**

## LA PATIENCE DU SERPENT

AUX ÉDITIONS ZOÉ  
DE LA MÊME AUTEURE

*Les Années de verre*, 1997

*Angle mort*, 2002

Prix Découverte de la Fondation Schiller

*Le Monde d'Archibald*, 2009

Zoé-Poche, 2011

*La Lenteur de l'aube*, 2011

*La Femme provisoire*, 2015

*Cœurs silencieux*, 2017

ANNE BRÉCART

LA PATIENCE DU SERPENT

**ZOE**

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne  
Illustration : © Fred Boissonnas, « Mer de Sicile à Tunis, vague  
et reflet argenté ». Bibliothèque de Genève, fvb n13x18 1017

ISBN 978-2-88927-927-2  
ISBN EPUB 978-2-88927-928-9  
ISBN PDFWEB 978-2-88927-929-6

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien  
de la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

Pour Lucy,  
Adriano,  
Leo,  
Ikal.



## Prologue

German Engel Cristobal était mort à la fin de la saison sèche. Depuis plus d'une semaine, des nuages noirs s'accumulaient au-dessus de la côte mais il n'avait pas plu. Certains arbres avaient perdu leurs feuilles et se dressaient comme des bougies jaunes vers le ciel. Le reste de la végétation était d'un vert poussiéreux et triste. Même les chevaux laissaient pendre leur tête vers la terre, leur encolure courbée avait une grâce infinie qui émouvait Christelle aux larmes sans qu'elle puisse se l'expliquer. De toute façon, elle était à bout, la mort de German Engel Cristobal lui avait mis les nerfs à vif, les émotions en pelote, elle n'en pouvait plus.

German était mort chez lui dans la nuit du mercredi au jeudi de manière mystérieuse. Tout le monde était au courant de l'événement mais personne ne savait ce qui l'avait tué ; la cause de sa mort semblait n'avoir aucune importance aux yeux de ceux qui, ce jour-là, franchissaient la porte de la maison Cristobal. C'était le premier jour de veillée et Ana Maria Engel Cristobal avait invité



tous les habitants à venir rendre un dernier hommage à German alors que plus personne n'avait été convié chez eux depuis plus d'un quart de siècle. La construction blanche aux tourelles mauresques d'où l'on avait vue sur le Pacifique surplombait le village, accrochée au flanc de la colline. C'était une des plus anciennes demeures et aussi l'une des plus imposantes.

Les voisins et connaissances qui s'y pressaient découvraient ses couloirs frais, les meubles lourds et solennels, la semi obscurité traversée par la lumière des bougies dont les flammes vacillaient dans les courants d'air. Les visiteurs murmuraient avec apitoiement, en entrant dans la chambre mortuaire, qu'il était bien jeune pour partir. Mais la volonté divine s'était accomplie. Qui aurait demandé des comptes au destin ?

Après avoir fait la queue dans le couloir plein d'ombres, ils entraient dans la bibliothèque où German les attendait, étendu sur un lit. Il était digne, inspirait du respect. Ceux qui s'étaient moqués de lui à voix basse de son vivant le trouvaient subitement imposant. L'un après l'autre, ils s'installaient sur la chaise à côté de la couche, penchaient la tête, sans rien dire, se plongeaient dans une conversation intime avec l'homme cirieux. Il y avait les amis d'enfance avec lesquels il avait été à l'école, l'épicière chez laquelle il achetait parfois une bière, le jardinier et son fils qui venaient entretenir le jardin, le vendeur de quesadilla du coin de la rue, le pompiste et tant d'autres.

Tous avaient l'air de penser que les morts fulgurantes faisaient partie des lois de la nature, aussi élémentaires qu'un lever de soleil ou le ressac du Pacifique dont le bruit entrait par les fenêtres ouvertes.

Les gens autour de Christelle parlaient des dernières

fois qu'ils l'avaient vu, du mot gentil qu'il avait eu pour l'épicière, du sourire qu'il avait échangé avec son ancienne maîtresse d'école en passant dans la rue. Ils évoquaient avec attendrissement l'habitude qu'il avait d'aller boire un chocolat vers quatre heures quand la touffeur de la fin d'après-midi paralysait les gestes.

Christelle attendait comme tout le monde, pour échanger quelques paroles avec le mort. Elle était soulagée de la bienveillante indifférence des villageois, ils ne lui faisaient sentir d'aucune manière qu'elle n'était pas des leurs. Elle se laissait glisser dans leur chuchotement comme dans une eau fraîche qui calmait son corps brûlant de fièvre.

Elle sentait des regards de sympathie sur elle. Ils savaient ou alors ils devinaient la part qu'elle avait prise à la mort de German, se disait-elle, et cette pensée la soulageait; elle répondait avec reconnaissance aux sourires qu'elle glanait sur les visages les plus proches.

Pour ses familiers, pour sa sœur Ana Maria Engel Cristobal, pour tous ceux qui étaient rassemblés là, German Engel Cristobal n'était pas véritablement mort, il avait simplement changé d'état, il était devenu plus sage, plus accessible, plus patient, plus aimable. Tous considéraient cette nouvelle condition comme une chose bonne en soi, ils disaient en s'épongeant le front avec des mouchoirs en tissu blanc: « Comme il a l'air heureux, comme il est paisible. Il a rejoint sa maman, elle l'a sûrement bien accueilli. » Christelle comprenait suffisamment l'espagnol pour entendre les petits compliments qu'ils faisaient en quittant la pièce: « Il a l'air délivré. Quel beau trépas. »

Elle était seule à se torturer, à se demander ce qui avait bien pu provoquer sa mort.

Arriva son tour. Elle s'assit sur la chaise en face de German Engel Cristobal revêtu de son costume couleur champagne, le même dont il était habillé quand il la recevait. La chemise qu'il portait la frappa car elle était mieux repassée, empesée, le gilet brodé avait été nettoyé avec soin ; German était très beau.

Elle avança son buste dans sa direction et lui posa silencieusement la question : es-tu fâché ?

Non, il n'était pas fâché, il avait été très heureux de la connaître, très heureux de passer cette dernière soirée avec elle. De toute façon, le chemin qui s'ouvrait devant lui était long, bien plus long que la vie, alors partir un peu plus tôt n'était pas un problème, au contraire. Il avait aimé écouter Mozart avec elle. Il était content qu'elle vienne le voir, et de pouvoir contempler son beau visage une dernière fois.

Christelle s'était mise à pleurer silencieusement. Au creux de sa mémoire il y avait toujours la voix de l'homme qui était couché devant elle. La main de German Engel Cristobal bougea légèrement comme s'il voulait lui dire un dernier au revoir. Elle n'osa pas toucher le bout de ses doigts de peur de les sentir froids et raides alors que German lui paraissait encore si vivant. Il partait avec son secret et ce n'étaient pas les légères vibrations qui émanaient de lui, comme une dernière palpitation de vie, qui pouvaient lui apporter une réponse.

Christelle avait envie de rester assise mais sentit une petite pression sur son épaule gauche. La visite était terminée, il fallait laisser la place à ceux qui, derrière elle, attendaient leur tour.

Au salon, Ana Maria Engel Cristobal servait des verres de jus de fruits aux visiteurs. Tout le monde parlait à voix basse mais Christelle était la seule à avoir les yeux rougis. La sœur du défunt lui tendit un mouchoir en tissu et Christelle s'essuya discrètement le visage et le nez. Ana Maria faisait semblant de ne pas voir que Christelle avait pleuré, ou peut-être, cette pensée traversa Christelle, peut-être ne savait-elle pas ce qu'étaient les pleurs.



## Chapitre 1

Christelle et sa famille sont arrivés à San Tiburcio par hasard. Cela s'est passé ainsi.

Sur l'autoroute 200 qui longe la côte pacifique du Mexique, ils se sont arrêtés à onze heures pour prendre de l'essence. Le minibus est collant, la vitre avant recouverte d'une couche brune qu'ils n'arrivent plus à nettoyer. Les enfants geignent à l'arrière, à cause de la chaleur, de la route et de l'immobilité forcée. Pourtant cela ne fait que trois heures qu'ils sont partis et déjà les petits n'en peuvent plus.

Le pompiste a un visage lisse et jeune, un short blanc et un t-shirt vert aux couleurs de l'entreprise pétrolière Pemex. Il a l'air confiant, comme attendu par un avenir radieux. Il nettoie leur vitre avant quasi opaque, sans commentaire. Son air bienveillant va droit au cœur de Christelle. Cela fait un moment que la famille cherche un lieu où se poser quelques semaines et il lui semble être la personne à laquelle ils peuvent faire confiance. Sans consulter Greg, elle demande au jeune homme s'il ne connaît pas un village agréable au bord de la mer. Un

village pas trop peuplé, pas trop touristique. Il jauge la famille d'un bref coup d'œil, hoche la tête, dit: «Vous cherchez San Tiburcio? C'est à moins de vingt kilomètres d'ici.»

À côté de la station-service, un vendeur ambulancier propose des fruits et des noix de coco. Christelle, pour se dégourdir les jambes et pour ne plus entendre les enfants pendant quelques minutes, va acheter du lait de coco et des tranches d'ananas. Tenir l'écorce rugueuse dans les mains lui fait plaisir. Tout ce qui vient de ce pays lui paraît précieux et rare: les arbres sans nom, les fruits exotiques, les oiseaux nimbés de rêve. Au plus profond d'elle, elle veut sentir qu'elle est arrivée là où elle devait arriver, qu'elle a trouvé le pays, l'endroit qu'elle cherche depuis près d'une année.

Même l'autoroute paraît belle à Christelle. La canopée forme un dôme au-dessus de la bande d'asphalte, comme si cette cicatrice n'était qu'une légère balafre dans le tissu épais de la forêt. Maintenant, il ne leur manque plus que la mer, le sable, la vie douce, la bonne vie.

Remontée dans le bus tout en couleurs qu'ils ont acheté aux États-Unis, elle s'installe sur le siège du conducteur, Greg sur le siège passager. Avant même d'avoir tourné la clé de contact, elle sent la sueur coller ses cuisses et son dos au revêtement plastique, ravivant ce picotement sur sa peau qui se transforme en démangeaison insupportable après quelques heures. Sans autre commentaire, elle fait les vingt kilomètres avant de prendre à gauche direction San Tiburcio.

Elle aime le mot «nomade» qui part sur un «no» et qui finit sur ce «made» un peu mou. C'est un mot plein

de voyelles et cela lui plaît. Mais ils ne sont pas partis à cause des sonorités de ce mot. C'est l'idée qu'elle aime, l'idée d'être toujours en route et de ne s'installer définitivement nulle part.

*No-ma-de*, un choix de vie qui me ressemble, disait Christelle à ses amis en Suisse. Ainsi elle et Greg ne s'englueraient pas, ils resteraient toujours mobiles, autant physiquement que psychiquement. Un défi aussi. La nuit avant de s'endormir, se levaient en elle des images de route sans fin s'enfonçant dans la forêt de plus en plus dense. Elle voyait des montagnes et un haut plateau qu'ils découvrirait au bout d'une piste à peine esquissée. Elle ne savait pas très bien expliquer ce qu'elle cherchait. Rien de ce qu'elle avait appris jusqu'alors, à l'école ou à la maison, ne semblait lui donner la mesure de cette quête. Elle ne voulait pas le contraire de la vie choyée qu'elle aurait pu avoir en Suisse. Elle voulait quelque chose de radicalement différent pour lequel il fallait inventer une nouvelle langue. En attendant de trouver cet idiome, elle disait que chaque jour serait la découverte d'un nouveau monde. Ainsi ils échapperaient à jamais aux habitudes, au train-train ; Greg était d'accord avec elle, il souriait et tirait sur sa cigarette roulée à la main.

Pourtant ce jour-là, après une année de voyage, ils aspirent à s'arrêter avant de reprendre la route pour aller encore plus loin, pour se rapprocher encore plus de cette vie absolument authentique.

Avant d'arriver sur la carretera Pacifico 200 qui longe la côte du Mexique, ils ont traversé le désert de Sonora ; quatre personnes dans un minibus, deux enfants, un



homme, une femme. Un exploit. On leur avait dit que la traversée serait dangereuse. Qu'à certains endroits la route n'était qu'une piste qu'il était facile de perdre. Et, de fait, le danger avait été omniprésent. Jaune et pou-droyant, il avait posé sa gueule de vieux chien du désert contre les vitres du bus, ils avaient senti son souffle puissant, desséchant sous le ciel d'un bleu cobalt. Ils avaient eu peur, juste assez pour se sentir héroïques.

Ce premier matin à San Tiburcio, ils découvrent la rue centrale en terre battue. Le bus tangué doucement en passant dans les nids-de-poule. Christelle a un petit moment de vertige. Qu'est-ce que le village leur réserve? Une prémonition l'effleure. Que se cache-t-il derrière les maisons basses, dans les cours intérieures que l'on ne voit pas depuis la rue? Derrière ces visages qui se lèvent vers le bus, ces regards qui se posent sur eux, les nouveaux arrivants?

La mer scintille au bout de la route principale, la plage s'ouvre devant eux encadrée par trois arbres majestueux. Christelle parque le bus sur la place, le Malecon comme on appelle ici tous les fronts de mer urbanisés, et ils en sortent comme d'une gangue sèche et poussiéreuse pour aller s'installer sur le sable. Il est dix heures du matin. La plage déserte s'étend à perte de vue. Quelques chiens poursuivent les vagues, le silence est traversé par la puissance du ressac.

Le village est niché dans la forêt tropicale et bercé par l'océan. Des maisons basses bordent la route principale, qui s'appelle fièrement Avenida Tercer Mundo. Sur les collines qui descendent doucement vers la mer, de coquettes villas sont enfouies sous les tamariniers et

les flamboyants. Christelle et Greg apprendront plus tard qu'elles appartiennent soit à des trafiquants de drogue, soit à des Américains à la retraite. Dans les rues jouxtant l'eau s'alignent des échoppes pour touristes, des bars et des restaurants.

Après quelques jours dans un hostel bon marché, Christelle et Greg trouvent un terrain à louer pour un mois avec un grand arbre donnant de l'ombre, une amenée d'eau et assez de place pour parquer le bus qui, après avoir été leur maison ambulante, devient leur maison statique.

Juste en face de leur terrain, s'étire le long mur de l'école municipale entourant un grand espace arboré à la pelouse tondue ras. Le tout a un air militaire qui détonne avec l'ambiance décontractée du village.

À quelques mètres de là, la lumière verte de l'épicerie-pharmacie clignote toute la nuit. Dan, le petit dernier, fait ses premiers pas sur la terre inégale où il perd sans cesse l'équilibre. Il cherche à attraper les immenses fourmis noires qui avancent en rangs serrés le long d'un chemin à elles seules visible. De temps à autre, sur la route centrale passe une voiture ou un cavalier, son chapeau enfoncé sur la tête, une main négligemment posée sur sa cuisse gauche, l'autre tenant la bride.

À Genève, Christelle et Greg passaient leur temps dans un squat qui leur servait de lieu de rencontre. Le vendredi soir, vautrée dans les canapés récupérés, leur bande d'amis rêvait de quitter la grisaille de la ville, l'ennui d'un travail régulier, la difficulté de trouver un logement, les démarches administratives qui accompagnaient leur passage à une vie d'adulte, en tirant sur

leurs cigarettes roulées. Lorsqu'ils avaient annoncé leur départ avec leurs deux petits, Dan qui avait trois mois et Luca trois ans, leurs amis avaient tous applaudi comme si c'était un exploit.

## Chapitre 2

Après quelques semaines, la famille suisse est intégrée dans le groupe des jeunes expats qui vivent à San Tiburcio. Un père, une mère et deux enfants. Ils sont jeunes et beaux. Au début tout le monde les aime.

Les premiers temps, l'activité principale de Christelle consiste à aller se promener sur la plage avec ses enfants. Elle est attirée par cette puissante pulsation de l'océan, cette énergie aveugle et sans limite. L'océan est partout. Christelle entend son grondement profond et régulier jusqu'au milieu du village, jusque dans le bus, jusqu'au plus profond de ses rêves.

Le Pacifique est un corps immense qui respire à son rythme, souffle son haleine humide sur les rues moites et la jungle alentour, il abat ses vagues sur la plage comme un joueur, ivre et furieux, ses cartes.

Les jours passent, l'été arrive avec ses grosses pluies, ses orages et le bus est presque emporté par un torrent de boue. Ils doivent creuser une rigole tout autour pour permettre l'écoulement de l'eau. Dan marche maintenant avec la grâce des tout petits. Une chatte a mis bas